

Levinas et la relation à autrui : une prise d'otages?

Laurent Vachon Roy

La responsabilité chez Levinas à ceci de particulier qu'elle est intimement liée à la structure essentielle de la subjectivité : thématisé au travers du « visage », l'expressivité pré représentative du corps qui n'est pas simplement celle de notre faciès, la responsabilité n'est pas un « acte intentionnel, volontaire ou issu du consentement ». Elle émerge plutôt de ma rencontre avec Autrui dans laquelle s'impose à moi plus qu'un autre moi (alter ego). Autrui m'est inconnu, pourtant je me sens responsable. Son regard m'ordonne de prendre soin de lui; son visage et sa vulnérabilité sont indéniables même si ineffables. Contrairement à Husserl chez qui autrui est un *analogon* dont la différence fondamentale réside dans la médiation de ses représentations, Autrui me constitue, me construit, mais ne m'est pas neutre. Il peut me faire souffrir, me blesser, me torturer sans jamais changer la responsabilité que j'aie envers lui. Peu importe la violence de son action, « je suis responsable d'autrui au-delà de ma vie sans attendre de réciprocité ». Levinas nous dit ainsi que nous sommes « otages » de notre responsabilité envers Autrui. Dans l'atelier d'aujourd'hui, nous analyserons quelques extraits de l'œuvre de Levinas que nous appliquerons à la série « *The Bear* » et, plus particulièrement, la relation entre Carmen et sa mère. Cette série explore la reprise du restaurant familial par Carmen à la suite de la mort par suicide de son frère aîné. Nous interrogerons, dans le cadre des relations familiales toxiques, cette prise d'otage et s'il nous est possible de nous en détacher.

https://www.youtube.com/watch?v=uCBs70xJQYQ&ab_channel=FXNetworks

Extrait 1 :

Le visage : autrui me regarde dans le sens que je suis responsable, sans prendre responsabilité. Une responsabilité qui va au-delà de la responsabilité classique (comprise comme responsabilité de ce qu'on fait), elle va au-delà de ce que je fais. Je suis responsable de ce qui lui arrive. Je suis responsable de sa responsabilité même. La responsabilité est ce qui définit la subjectivité même. Je suis initialement pour l'autre dans la responsabilité. Autrui n'est pas simplement spatialement proche ou lié, mais proche dans la mesure où je suis responsable de lui. Sa proximité est une structure qui ne ressemble pas du tout à la structure intentionnelle de la phénoménologie puisqu'autrui me reste inconnu. La responsabilité est ce qui rend « proche » et non pas la « connaissance ». Le rapport social est un rapport de responsabilité, même si je ne sais pas comment l'assumer même si je ne sais pas quoi faire à l'égard d'autrui. Être responsable est un large champ de ce que je peux faire et donner. La relation interhumaine est analysée comme une responsabilité qui dans la relation à autrui, qui, par-delà la représentation et du caractère expressif du visage (le corps aussi est visage), est ce qui m'ordonne de le servir. Par conséquent, un des moments essentiels du visage c'est qu'il me demande et m'ordonne de sorte que dans le visage, ne signifie pas quelque chose qui me commande, comme un signe qui signifie son signifié, c'est la signifiante première, c'est la signifiante même du visage. L'appel à la responsabilité.

(Question de l'intervieweur) : Autrui est-il aussi responsable de moi?

« Ça c'est son affaire ». La relation intersubjective est non symétrique : je suis responsable d'autrui au-delà de ma vie, sans attendre la réciproque. C'est dans cette mesure que je suis sujet à autrui, dans cette responsabilité dans cette obligation à son égard qui ne s'interroge pas sur la réciprocité que je suis sujet, c'est moi qui supporte tout. « Nous tous responsables de tous et de tout et moi plus que tous. » Dostoïevski. Cette responsabilité est totale. Le moi a toujours une responsabilité de plus. « Je suis responsable des persécutions que je subis ». Quand on dit responsable de la responsabilité, on se pose comme otage. La subjectivité dans sa responsabilité pour autrui va jusqu'à la substitution pour autrui, c-à-d., jusqu'à la condition ou l'incondition d'otage. Être otage est répondre d'autrui. La subjectivité comme telle est initialement otage. La subjectivité se substitue ou peut aller jusqu'à expier pour les autres.

Être humain signifie se conduire comme si on n'était pas un être parmi les êtres.

Nemo, Philippe. *Les chemins de la connaissance*. (1980). « Emmanuel Lévinas – La responsabilité pour autrui »¹

Questions :

- 1) Que veut dire Levinas par le fait d'être otage de la responsabilité d'autrui?
- 2) Jusqu'où s'étend notre obligation de le servir?

1

https://www.youtube.com/watch?v=KLA_RvU7yC0&ab_channel=Universit%C3%A9populaireDupaysd%27Aix

Extrait 2 :

« Le surgissement, ou plus exactement le jaillissement du visage, ouvre à la pure responsabilité-pour-autrui. Et Levinas de dire dans cette optique : « le « Tu ne tueras point » est la première parole du visage. Or c'est un ordre. Il y a dans l'apparition du visage un commandement, comme si un maître me parlait. Pourtant, en même temps, le visage d'autrui est dénudé ; c'est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout. Et moi, qui que je sois, mais en tant que « première personne », je suis celui qui se trouve des ressources pour répondre à l'appel. » (*Éthique et infini*, p. 83), ou encore : « (...) dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable, sans même avoir à prendre de responsabilités à son égard ; sa responsabilité *m'incombe*. » (ibid., p. 92). Et enfin, dans *Totalité et Infini*, notre philosophe cite le Talmud et nous explique : « « Laisser des hommes sans nourriture – est une faute qu'aucune circonstance n'atténue ; à elle ne s'applique pas la distinction du volontaire et de l'involontaire » dit Rabbi Yochanan (Traité *Synhedrin* 104b). Devant la faim des hommes, la responsabilité ne se mesure qu'« objectivement ». Elle est irrécusable. Le visage ouvre le discours originel dont le premier mot est obligation qu'aucune « intériorité » ne permet d'éviter. » (pp. 219-220).

On le voit, les citations à ce sujet sont très nombreuses et finalement nous apprennent ceci : face au visage on ne peut plus pouvoir, à la responsabilité je ne peux dire non, c'est-à-dire non pas que dans les faits il me soit impossible de le faire, mais qu'il m'est tout aussi difficile de me refuser au visage que de braver l'interdit de tuer. Nous pouvons même être tentés d'aller jusqu'à écrire qu'être sourd à l'appel du visage et ne pas respecter le « Tu ne commettras pas de meurtre » sont comme une seule et même chose.

Il faut, par ailleurs, noter l'étrangeté de cette idée selon laquelle le faible – le visage est choisi par Levinas parce qu'il signifie de lui-même la nudité, la pauvreté de la nudité – a la capacité de m'obliger, me rend responsable. On pourrait fort bien nous rétorquer que tout ceci est illusoire et relève de la plus grande abstraction, voire d'une utopie. Mais prenons l'exemple de la relation du médecin au malade : le malade en tant que tel, c'est précisément le faible, l'altérité. Or c'est devant lui que le médecin est obligé, c'est de lui que le médecin s'inquiète et répond. De l'extérieur, par Autrui, le médecin est devenu responsable. Voici concrètement ce que signifie une responsabilité irrécusable qui comme telle n'a pas été choisie, mais qui, en revanche, a choisi. Voici la responsabilité qui m'incombe, une responsabilité-pour-autrui où Autrui compte plus que moi-même.

Aussi, c'est dans cette réponse à l'appel du visage, dans cette responsabilité à laquelle je suis donné, dans cette responsabilité-pour-autrui que je dois porter avant tout choix et tout engagement, que l'urgence dont nous parlions se manifeste. Le visage, dont le regard parle, m'a dit : « Tu es mon gardien et je suis ton frère », et m'a obligé en m'interpellant par sa faiblesse. Urgence à laquelle je réponds sans me donner le temps de me demander s'il existe quelqu'un pour être à son tour responsable de moi. Et Simonne Plourde de parler de « démesure de la responsabilité ». C'est sans doute en tentant une description de ce que Levinas nomme « asymétrie » que nous pourrions comprendre le sens de cette expression. »

Habib, Stéphane. *La responsabilité chez Sartre et Levinas. Préface de Catherine Chalié*. Paris : L'Harmattan, 1998. (Collection Ouverture philosophique), pp. 78-80.

Questions :

1. Citant le Talmud, Levinas nous explique que la responsabilité ne répond pas à la distinction du volontaire et de l'involontaire. Que doit-on comprendre de cette distinction?
2. Que veut dire Habib lorsqu'il nous dit que « « Tu ne commettras pas de meurtre » sont comme une seule et même chose »?

Extrait 3 :

« Le prochain me concerne avant toute assomption, avant tout engagement consenti ou refusé. Je suis lié à lui – qui cependant est le premier venu, sans signalement, dépareillé, avant toute liaison contractée. Il m'ordonne avant d'être reconnu. Relation de parenté en dehors de toute biologie, « contre toute logique ». Ce n'est pas parce que le prochain sera reconnu comme appartenant au même que moi, qu'il me concerne. Il est précisément *autre*. La communauté avec lui commence dans obligation à son égard. Le prochain est frère. Fraternité irrésiliable, assignation irrécusable, la proximité est une impossibilité de s'éloigner sans la torsion du complexe – sans « aliénation » ou sans faute² -- insomnie ou psychisme.

Le prochain m'assigne avant que je ne le désigne – ce qui est une modalité non pas d'un savoir, mais d'une obsession et, par rapport au connaître, un frémissement de l'humain tout autre. Le connaître est toujours convertible en création et en anéantissement, l'objet se prêtant au concept, en résultat. Par la suppression du singulier, par la généralisation, le connaître est idéalisme. Dans l'approche, je suis d'emblée serviteur du prochain, déjà en retard et coupable de retard. Je suis comme ordonné du dehors – traumatiquement commandé – sans intrioriser par la représentation et le concept l'autorité qui me commande. Sans me demander : Que m'est-elle donc? D'où vient son droit de commander? Qu'ai-je fait pour être d'emblée débiteur? La conscience qui sait multiplier ses corrélats en images innombrables, « enrichissant » le monde, pénétrant dans les appartements – laisse intacts, inapprochés ces corrélats. On en fait des concepts. *La conscience ne vient pas s'interposer entre moi et le prochain; ou, du moins, elle ne surgit déjà que sur le fond de cette relation préalable de l'obsession qu'aucune conscience ne saurait annuler – et dont la conscience elle-même est une modification.*

Levinas, Emmanuel. *Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence*. Paris : Le Livre de Poche, 1990. (Collection Biblio Essais). p. 140

Questions :

1. Tâchons de répondre à ces questions : Que m'est-elle donc (cette autorité)? D'où vient son droit de commander? Qu'ai-je fait pour être d'emblée débiteur?
2. Que veut dire l'expression : « Traumatiquement commandé »?

² C'est peut-être par rapport à cette irrémissibilité que se comprend la place insolite de l'illusion, de l'ivresse, des paradis artificiels. La détente de l'ivresse, c'est le semblant de l'éloignement et de l'irresponsabilité; suppression de la fraternité ou meurtre du frère. La possibilité de l'éloignement mesure la distance entre le rêve et la veille. Le rêve et l'illusion – c'est le jeu d'une conscience sortie de l'obsession, touchant l'autre sans être assignée par lui. Jeu de la conscience – semblance.

Extrait 4 :

L'obsession n'est pas conscience, ni espèce de conscience, ni modalité de la conscience, bien qu'elle bouleverse la conscience qui tend à l'assumer : inassumable comme la persécution³.... Urgence extrême – modalité de l'obsession (qui est sue, mais n'est pas un savoir) : je n'ai pas le temps de faire face. En dehors des conventions (autant de poses de l'exposition théâtrale), aucun accueil n'égale ma mesure du prochain. L'adéquation est impossible. Les obligations sont disproportionnées à tout engagement pris ou à prendre ou à tenir dans un présent. *Rien, en un sens, n'est plus encombrant que le prochain. Ce désiré n'est-il pas l'indésirable même ?* Le prochain qui ne saurait me laisser indifférent – l'indésirable désiré – n'a pas révélé au désir ses voies d'accès comme le lait maternel a su inscrire les mouvements de succion dans les instincts du nouveau-né. Se ressaisir pour un présent d'accueil c'est déjà prendre distance et manquer le prochain. Dans une conscience qu'un objet affecte, l'affection retourne en assumption. Ici, le coup de l'affection fait impact, traumatiquement, dans un passé plus profond que tout ce que je suis à même de rassembler par la mémoire, par l'historiographie, de dominer par l'*a priori* : dans un temps d'avant le commencement.

Il ne s'agit pas d'un effet subissant sa cause. Le subjectif ne subit pas seulement, il souffre. La dolence est une distance de « grande négative », en arrière du subir. Surplus de passivité qui n'est plus la conscience de... identifiant « ceci en tant que cela », « prêtant un sens ». Le prochain me frappe avant de me frapper comme si je l'avais entendu avant qu'il ne parle....

Le visage du prochain me signifie une responsabilité irrécusable, précédant tout consentement libre, tout pacte, tout contrat. Il échappe à la représentation; il est la défection même de la phénoménalité. Non pas parce que trop brutal pour l'apparaître, mais parce que, en un sens, trop faible, non-phénomène parce que « moins » que le phénomène. Le dévoilement du visage est nudité – non-forme – abandon de soi, vieillissement, mourir; plus nu que la nudité : pauvreté, peau à rides; peau à rides : trace de soi-même. Ma réaction manque une présence qui est déjà le passé d'elle-même. Passé non point dans le présent, mais comme une phase retenue; passé *de* ce présent, laps déjà perdu du vieillissement échappant à toute rétention, altérant ma contemporanéité avec l'autre. Il me réclamait avant que je vienne. Retard irrécupérable. « J'ai ouvert... il avait disparu »⁴. Ma présence ne répond pas à l'extrême urgence de l'assignation. Je suis accusé d'avoir tardé. L'heure commune marquée par l'horloge est l'heure où le prochain se dévoile et se dévoile et se livre dans son image; mais c'est précisément dans son image qu'il n'est plus proche; déjà il me permet un « quant à soi », des distances, reste commensurable, à l'échelle

³ L'obsession est comme la relation entre monades, antérieure à la percée de portes ou de fenêtres, à contre-courant de l'intentionnalité, laquelle est modalité de l'obsession et nullement épanouissement de cette relation. L'expression par chaque monade de toutes les autres renvoie à la *substitution* en laquelle se résout l'identité de la subjectivité. Le moi obsédé par tous les *autres*, supportant tous les autres, est l'inversion de l'extase intentionnelle. Passivité où le Moi est soi sous l'accusation persécutrice du prochain. La pensée rabbinique dit l'étendue de la responsabilité : « ... au point d'être livré à la lapidation et à l'injure » de la part de ceux-là mêmes dont le responsable répond (cf. le Commentaire de *Rachi* in Nombres 12, 12, qui ici suit l'antique tradition de *Siphri*)

⁴ *Cantique des Cantiques*. 4.6.

de mon pouvoir et de mon présent où je suis « à même de... » : capable de rendre compte de tout par mon identité. Le contact est rompu. Autrui m'apparaissant comme étant dans sa plasticité d'image, je suis en relation avec le multipliable qui, malgré l'infinité de reproductions que j'en prends, reste *intact* et je peux, à son égard, me payer de mots à la mesure de ces images sans me livrer dans un dire. La proximité n'entre pas dans ce temps commun des horloges qui rend possible les rendez-vous. Elle est dérangement.

Levinas, Emmanuel. Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence. Paris : Le Livre de Poche, 1990. (Collection Biblio Essais). Pp. 140-143

Questions :

1. Que veut dire Levinas par l'expression « Le prochain me frappe avant de me frapper comme si je l'avais entendu avant qu'il ne parle.... »?
2. Cet extrait nous ramène à notre série : la mère qui exige cette intimité se révèle dans sa vulnérabilité, mais qui, aussitôt qu'on lui présente un accueil, à une réaction épidermique. En ce sens, est-ce que la présence d'autrui peut être autre chose que dérangement?

Extrait 5 :

« Le visage du prochain dans sa haine persécutrice peut, de par cette méchanceté même, obséder pitoyable – équivoque ou énigme que sans se dérober, seul le persécuté privé de toute référence (en tant que privé de tout recours et de tout secours – et c'est là son unicité ou son identité d'unique!) est à même de supporter. Subir *par* autrui n'est patience absolue que si ce « par autrui » est déjà « pour autrui ». Ce transfert – autre qu'intéressé, « autrement qu'essence » -- est la subjectivité même. « Tendre la joue à celui qui frappe et être rassasié de honte⁵ », dans la souffrance subie demander cette souffrance (sans faire intervenir l'*acte* que serait l'exposition de l'autre joue), ce n'est pas tirer de la souffrance une vertu magique quelconque de rachat, mais dans le traumatisme de la persécution passer de l'outrage subi à la responsabilité pour le persécuteur et, dans ce sens, de la souffrance à l'expiation pour autrui. La persécution ne vient pas s'ajouter à la subjectivité du sujet et à la vulnérabilité; elle est le mouvement même de la récurrence. La subjectivité comme l'*autre dans le même* – comme inspiration – est la mise en question de toute affirmation « pour soi », de tout égoïsme renaissant dans cette récurrence même. (La mise en question qui n'est pas une mise en échec!) La subjectivité du sujet est la responsabilité ou l'être-en-question en guise d'exposition totale à l'offense, dans la joue tendue vers celui qui frappe. Responsabilité antérieure au dialogue, à l'échange de questions et de réponses, à la thématization du Dit qui se superpose à ma mise en question par l'autre dans la proximité et qui, dans le Dire de la responsabilité, se produit comme digression. Pp. 175-176

La récurrence de la persécution dans le *soi-même* est ainsi irréductible à l'intentionnalité où s'affirme, jusque dans sa neutralité de mouvement contemplatif, la volonté; où jamais le tissu du Même – la possession de soi dans un présent – n'est rompu; où, affecté, le Moi, en fin de compte, n'est affecté que par lui-même, librement. La subjectivité comme intentionnalité se fonde en l'autoaffectation en tant qu'autorévélation, source d'un discours impersonnel. La récurrence du soi dans la responsabilité-pour-les-autres, obsession persécutrice, va à rebours de l'intentionnalité, de sorte que la responsabilité pour les autres ne saurait jamais signifier volonté altruiste, instinct de « bienveillance naturelle » ou amour. C'est dans la passivité de l'obsession – ou incarnée – qu'une identité s'individue unique, sans recourir à aucun *système* de références, dans l'impossibilité de se dérober sans carence, à l'assignation de l'autre. La re-présentation de soi la saisit déjà dans sa trace. Absolution de l'*un*, elle n'est ni une évasion ni une abstraction; concrétude plus concrète que le simplement cohérent dans une totalité, car, *sous* l'accusation de tous, la responsabilité pour tous va jusqu'à la substitution. Le sujet est otage.

Obsédée de responsabilités qui ne remontent pas à des décisions prises par un sujet « contemplant librement », accusée par conséquent dans l'innocence, la subjectivité en soi est le rejet vers soi – ce qui veut dire concrètement : accusée de ce que font ou souffrent les autres ou responsable de ce qu'ils font ou souffrent. L'unicité de soi, c'est le fait même de porter la faute d'autrui. Dans la responsabilité pour Autrui, la subjectivité n'est que cette passivité illimitée d'un accusatif qui n'est pas la suite d'une déclinaison qu'il aurait subie à partir du nominatif. Accusation qui ne peut se réduire à la passivité du Soi que comme persécution, mais aussi persécution qui se

⁵ « Lamentations » 3, 30.

retourne en expiation. Sans la persécution, le Moi relève la tête et couvre le Soi. Tout est préalable à l'accusatif – condition exceptionnelle ou in-condition-du soi, signification du pronom *Se* de qui nos grammairiens latins elles-mêmes « ignorent » le nominatif.

Plus je reviens à Moi, plus je me dépouille – sous l'effet du traumatisme de la persécution – de ma liberté de sujet constitué, volontaire, impérialiste – plus je me découvre responsable; plus je suis juste – plus je suis coupable. Je suis « en soi » par les autres. Le psychisme c'est l'autre dans le même sans aliéner le même. Acculé à soi, en soi parce que sans recours à rien, en soi comme dans sa peau – et dans sa peau à la fois exposée à l'extérieur – ce qui n'advient pas aux choses – et obsédé par les autres dans cette exposition nue, le soi ne prend-il pas sur soi, de par son impossibilité même de se dérober à son identité vers laquelle, persécuté, il se replie? Un commencement ne se lève-t-il pas dans cette passivité? L'indéclinabilité du Moi est l'irrémissible de l'accusation à l'égard de laquelle il n'est plus possible de prendre distance – à laquelle il n'est pas permis de se dérober. Cette impossibilité de prendre distance et de se dérober au Bien est une fermeté plus ferme et plus profonde que celle de la volonté qui est encore tergiversation.

Levinas, Emmanuel. Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence. Paris : Le Livre de Poche, 1990. (Collection Biblio Essais). Pp. 177-178

Question :

1. Quel est le lien entre la culpabilité et la justice?